

claudes roy sur la chine





*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© *Éditions Gallimard, 1979.*

L'Empire fut équarri avec la hache et la scie. L'équerre et le cordeau furent appliqués aux mœurs. La société fut jetée dans le chaos. Les gouvernants voulurent forcer le cœur des hommes. Les sages durent se cacher dans les grottes. Les cadavres des victimes du bourreau s'entassèrent, les cortèges de victimes enchaînés sous la cangue se succédèrent, on ne vit partout que suppliciés.

Zhuang Zi (Tchouang Tseu)
(vers 370-300 av. J.-C.)

Il n'y a pas cent socialismes. Il y en a deux. Le mauvais et le bon.

Il y a le socialisme qui veut substituer l'État aux activités spontanées, et qui, sous prétexte de distribuer à tous le bien-être, ôte à chacun sa liberté. Un couvent, mais un couvent où l'on ne croit pas ; une espèce de théocratie à froid, sans prêtre et sans Dieu.

Il y a le socialisme qui abolit la misère, l'ignorance, les inégalités démenties par le droit ou par la nature.

Victor Hugo
(1848)

Les textes et articles repris dans cet ouvrage l'ont été sans modification, à l'exception d'une demi-douzaine de paragraphes qui avaient été supprimés lors de leur publication pour les nécessités de la mise en page.

Je me suis borné à remplacer partout la transcription de l'École Française d'Extrême-Orient par le système de transcription pinyin que la Chine applique depuis le 1^{er} janvier 1979, et que la plupart des publications dans le monde ont adopté, ou vont adopter.

Les inconvénients du pinyin pour la prononciation des mots chinois par un Français (Zhou Enlai au lieu de Tchou En Lai ou de Chou En Lai) sont largement compensés par l'adoption généralisée d'un système universel de transcription des idéogrammes chinois.

C. R.

La Chine aura été, elle est encore une des grandes affaires de ma vie. C'est le cas de beaucoup de mes contemporains. Elle projette et agrandit, sur l'écran d'un presque continent et d'un peuple-myriade, les questions et les problèmes fondamentaux. Elle est cet espace vivant où coexistent l'extrême dénuement et l'extrême civilisation. De huit cents à neuf cents millions de pauvres, pour qui survivre est un quotidien travail de Sisyphe. Et, en même temps, quelques-unes des réponses les plus intelligentes que l'humanité ait données à l'énigme d'exister, à la difficulté et au bonheur de vivre en société. Tiers monde d'Extrême-Orient par la misère de ses masses, ces centaines de millions de bras désarmés et de bouches à nourrir, ces centaines de millions de corps qui sont les *machines* premières, et quasiment les seules, de son agriculture et de ses industries. Mais aussi *notre* monde, Extrême-Occident par l'ingéniosité et la sagacité des recettes de vie élaborées au cours des millénaires. Elles ne sont pas le privilège d'une aristocratie du passé, ni l'apanage de quelques sages révolus, mais le bien commun diffus d'un grand peuple. Un abîme sépare-t-il le sublime Temple du

Ciel de la hutte de terre et paille du paysan nu? Un abîme sépare-t-il la détresse rusée de Ah Q, le coolie de Pékin dont Lu Xin a raconté la vie, ou la malice du « Chinois de la rue », de l'ironie géniale de Zhuang Zhou? Je ne le crois pas.

J'avouerai tout de suite que la Chine pour moi, avant d'être un sujet d'étude, un « texte » à analyser ou un nœud gordien historique et social à essayer de dénouer, a été un *coup de cœur*. J'ai aimé ce peuple à première vue, et les secondes vues d'un long séjour en 1952 n'ont fait qu'ajouter chaque jour davantage à cette amitié ces raisons d'aimer que la raison connaît très bien : la bienveillance en mûrissant m'a donné à voir en Chine de plus en plus de motifs d'admirer son peuple. Même quand il me semble aujourd'hui m'être abusé, dans *Clefs pour la Chine*, sur le cours qu'allait bientôt prendre la Révolution chinoise, je n'ai jamais eu pour ses habitants cette abstraite amitié idéologique qui a transformé tant d'« amis de la Chine » en doctrinaires aveugles et sourds, fanatiques benêts, tout à fait indifférents à la réalité des hommes, jobards qui avalent avec gourmandise les « explications » les plus saugrenues, dogmatiques desséchés qui ne sentent rien de ce que ressentent les pauvres Chinois vivants, devenus les cobayes humains des expérimentateurs politiques : « Amis de la Chine », peut-être, mais ennemis du peuple chinois, finalement.

Le livre que je rapportai de cette saison au soleil de la Chine nouvelle est un mélange de choses vues et senties, que je crois, avec le recul, assez bien vues et justement senties, et d'illusions, hélas démenties. J'ai cru alors voir s'amorcer en Chine le fameux « *socialisme à visage humain* », un communisme sans

stalinisme, une socialité organique et se développant sans recours à la contrainte. J'ai oublié souvent le vieux précepte de la sagesse des nations, qu'il ne faut jamais croire les gens sur parole. Une des ruses de l'histoire les plus burlesques, une des comédies de la raison les plus sinistres, ce fut sans aucun doute l'autoduperie de tant de marxistes qui vécurent le marxisme comme une aliénation exemplaire. Marx avait élaboré la théorie de l'aliénation, montré que les hommes ne disent pas ce qu'ils font, ne savent pas ce qu'ils sont, ne font pas ce qu'ils disent. Que ce qu'ils « *disent, s'imaginent, se représentent, ni non plus ce qu'ils sont dans les paroles, la pensée, l'imagination et la représentation d'autrui* » ne correspond pas forcément à ce qu'ils sont réellement. C'est armées de ces observations pertinentes que des générations de « marxistes » ont vu et décrit Lénine, Staline et Mao comme des Pères des Peuples, ont décrit l'État dictatorial qu'ils avaient bâti comme le paradis de la démocratie véritable, et ont félicité avec chaleur des peuples bâillonnés et terrorisés, qui n'en pouvaient mais, ne soufflaient mot (et pour cause), de vivre dans le parfait bonheur du règne, enfin proche, de la liberté. Ainsi, guide débonnaire de saints en coton bleu et aux pieds nus, modeste et sage, intelligent et tellement « humain », le président Mao faisait tinter à nos oreilles, déjà détournées de Staline, le son de la cloche que nous désirions tellement entendre : « *Assurer au Parti le rôle dirigeant, disait-il avec douceur, cela ne signifie pas forcer les autres à se soumettre à nos ordres. C'est convaincre et éduquer les non-communistes par la juste politique du Parti et par l'exemple de notre travail, afin qu'ils acceptent de bonne grâce nos propositions.* » Que cette « bonne

grâce » était donc gracieuse! Qu'il était donc aimable, le Grand Dirigeant qui professait que les têtes coupées ne repoussent pas sur les cous tranchés, et qu'il faut être économe de la vie des hommes, même de celle de ses *ennemis*. Quel contraste avec la froide cruauté de Staline! Ah, le bon apôtre!

Rire aujourd'hui, d'un rire noir et amer, de cette comédie si bien jouée, ce n'est pas cependant méconnaître que la « démocratie nouvelle » proposée à la Chine par Mao et par son parti lui apporta en effet, à l'époque et pendant un temps, des bienfaits partout visibles et partout sensibles. C'était la période que les Chinois eux-mêmes nomment celle des « *bonnes années* », et pas seulement par contraste avec les terribles vingt années qui ont suivi. Au sortir d'un siècle d'exploitation coloniale, d'humiliations, de luttes intestines entre les « seigneurs de la guerre », de corruption, d'inefficacité du Guomintang, après une occupation féroce par les Japonais et une longue guerre civile, l'enthousiasme évident du peuple chinois, le trésor immense de *bonne volonté* de sa masse, empêchaient de mesurer la nocivité des méthodes dictatoriales qui allaient si vite conduire à l'échec le « *modèle chinois* ». Car l'élan spontané du peuple en rendait alors l'exercice presque inutile : la ferveur des masses, la « persuasion » par les cadres et la trique, dans une large mesure tenue encore en réserve, se confondaient si harmonieusement qu'il semblait que la Révolution se développait sinon sans violence contre les maîtres d'hier, du moins sans brutalité à l'égard du peuple « libéré ». Révolution de la Raison, Révolution par la Raison, armée des armes de l'abnégation et de la patience, la « Libéra-

tion » entreprenait de faire mûrir des moissons pour un peuple affamé, de donner de la terre à ceux qui n'en avaient jamais eu, de juguler les fleuves et d'extirper les fléaux naturels, d'instruire les ignorants, de désentraver et de libérer les femmes, de balayer les séquelles du passé féodal et du colonialisme, de donner enfin du riz à tous, de restituer à chacun le pouvoir de décider de son propre destin, et de rendre enfin sa fierté entière à un peuple entier.

L'erreur n'était pas de décrire avec précision et sympathie l'élan de ce peuple, le mouvement confiant qui l'entraînait à accomplir des prouesses admirables. Ni de regarder avec approbation s'accomplir une réforme agraire tout à fait nécessaire et tout à fait raisonnable. L'erreur n'était pas de prendre pour des détails fâcheux ce qui n'était encore en effet que détails. « *Une toute neuve ardeur, écrivais-je, ne va pas sans brusquerie, inconsciente cruauté, candide intolérance, excès de simplicité, dogmatisme brouillon.* » L'erreur était de croire que dans son avancée, le mouvement corrigerait de lui-même ces erreurs. L'erreur était de tomber dans la tentation d'« extrapoler les courbes », de projeter dans l'avenir la continuation du présent, et son progrès continu. L'erreur était de ne pas tenir compte que l'enthousiasme, si puissant soit-il, a tendance à retomber et, consécutivement, que les pesanteurs de la « brusquerie » et de l'« inconsciente cruauté » ont tendance à s'accentuer, la « brusquerie » devenant brutalité, l'« inconsciente cruauté » devenant terreur et sadisme. L'erreur fondamentale, enfin, était de ne pas avoir bien analysé l'esprit même du communisme, l'histoire de l'homme Mao, de la pensée-mao, du Parti-État, de n'avoir pas

discerné que le socialisme autoritaire, même si l'accent apparaît mis au départ sur le mot *socialisme*, bascule vite, devant les premières résistances rencontrées, vers le terme *autoritaire*. L'autorité se révèle alors despotisme, le despotisme dégénère en tyrannie, la tyrannie se durcit en terreur, et le projet initial d'un bonheur entier se mue peu à peu en malheur total et totalitaire.

Mais ce qui frappait les yeux était vrai, même ce qui aurait dû interroger l'esprit n'était que latent : la terre rendue à ceux qui la cultivent, l'ignorance partout combattue, les catastrophes naturelles écartées en partie, les femmes libérées, la possibilité de vivre et la fierté d'être chinois rendues à ce peuple. Les plus sévères critiques et les plus attentifs observateurs de la Chine populaire constatent que cela fut fait, en grande partie, en quelques années. La Chine elle-même, et ses dirigeants actuels, reconnaissent aujourd'hui que cela fut défait, en vingt ans. Trente ans après la « Libération », trente ans après la proclamation sur le balcon de la Porte de Tian'An men de la République Populaire de Chine, le successeur de Mao annonce en 1979 au peuple « *trois années d'austérité* » indispensables. L'« *austérité* » pour neuf cents millions d'hommes qui ont déjà à peine de quoi survivre, qu'est-ce que cela peut signifier sinon l'aggravation de leur misère ? Les « amis de la Chine », les zélotes patentés peuvent avaler hardiment les couleuvres de la propagande. Mais ceux qui n'aiment pas forcément la Chine « populaire », parce qu'ils aiment tout bonnement les Chinois ; ceux pour qui chaque chiffre, chaque statistique, chaque décret d'« *austérité* » signifie un visage d'homme ou de femme un peu plus exténué, un corps un peu plus

usé de travail, une minuscule chambre un peu plus envahie d'habitants, un bol de riz un peu plus vide, des mensonges un peu plus cyniques, et la dictature, la bureaucratie et la misère un peu plus étroitement complices de la mort, ceux-là n'ont pas envie de crier « Dix mille ans de vie à l'empereur Mao! » (ou à l'empereur Hua Guofeng)! Ils ont seulement envie de gémir de tristesse, de crier leur colère.

En réunissant ici les textes sur la Chine que j'ai écrits après les *Clefs*, entre 1953 et 1979, je pose les jalons d'une histoire qui ne serait qu'anecdotique si elle était seulement celle d'un « intellectuel de gauche » occidental : parti du projet socialiste et de sa mise en œuvre exaltante, il se réveille devant la réalité d'un fascisme rouge encore plus délirant que les fascismes noirs, parce que nimbé des voiles et du discours d'une « idéologie de gauche ». Le fascisme fasciste pose comme postulat que le pouvoir doit appartenir aux élites (qui sont définies comme élites par elles-mêmes). Le fascisme rouge pose comme postulat que le pouvoir doit appartenir au peuple, mais corrige en pratique ce principe par la certitude (inavouée en public) que, le peuple ne connaissant pas où est son bien, c'est à une « élite » autodésignée par cooptation qu'il incombera de le diriger. Le fascisme fasciste pose comme postulat que tous les hommes sont inégaux devant la loi, qui sera d'ailleurs édictée par quelques-uns. Le fascisme rouge pose comme postulat que tous les hommes sont égaux devant la loi, mais omet de rédiger une loi, et corrige la théorie proclamée de l'égalité de principe par la *praxis* d'une société où tous les hommes sont égaux, mais où il y en a qui sont plus égaux que d'autres. Le fascisme fasciste

assure que la violence est nécessaire, la guerre salvatrice, la force bienfaisante en soi, toute autorité intrinsèquement respectable. Le fascisme rouge, débonnaire, parle avec mansuétude, se drape derrière le mot *démocratie*, le mot *paix*, le mot *humanité*, mais il ouvre des camps parfois pires que ceux des nazis, il met en scène des élections farces, il occupe sans scrupule les territoires de ses vassaux, les « partis frères », il déclenche des guerres fratricides avec les « nations sœurs », donnant ainsi à la violence les masques hypocrites de la fraternité, et à la force nue les alibis retors de la « dialectique ». Le fascisme noir exalte la primauté du chef, organise la célébration rituelle des conducteurs du peuple. Le fascisme rouge demande seulement que chaque citoyen donne sans réserve son amour au « *Grand Éducateur, Grand Chef, Grand Commandant Suprême et Grand Timonier* », et ne déplore qu'après la mort du Dirigeant Bien-Aimé les excès, d'ailleurs si facilement recommencés autour d'un nouveau chef, du « culte de la personnalité ». Le fascisme noir inscrit sur les murs : « *Mussolini ha sempre ragione, Mussolini a toujours raison.* » Le fascisme rouge inscrit sur les murs l'axiome de Lin Biao : « *Chaque parole du président Mao est une vérité.* » Le fascisme noir annonce d'entrée de jeu qu'il considérera les Juifs comme une race inférieure, et finit par les tuer. Le fascisme rouge proclame dans ses « constitutions » que tous les citoyens ont les mêmes droits et les mêmes devoirs, et s'empresse aussitôt d'établir des discriminations si féroces entre ceux qui ont une « *bonne origine sociale* » et ceux qui ont une « *mauvaise origine sociale* », entre les « manuels » et les « intellectuels », entre les « révolutionnaires » et les « contre-révolu-

tionnaires », entre les « bons éléments » et les « herbes vénéneuses » qu'au bout de quelques années ceux qui sont « mal nés » remplissent les fermes d'État disciplinaires, les prisons, les camps et les cimetières, que les intellectuels ont été exterminés, et que tous ceux qui peuvent s'échapper du pays votent avec leurs pieds, ou à la nage.

Fascisme noir... Fascisme rouge... On sait que depuis 1921 le parti communiste chinois a expliqué l'interminable kyrielle de luttes internes, de combats de factions, d'exclusions, de suicides de dirigeants, d'exécutions et de liquidations par un système aussi simple que l'opposition zoroastrienne entre Orz mud et Ahriman, le principe du Bien et celui du Mal. De la liquidation de Chen Duxiu, secrétaire général du P.C.C. en 1927, au suicide de Gao Gang disparu en 1954, de l'écrasement de Li Lisan en 1931 à celui de Liu Shaogi en 1966, il s'agirait toujours d'un épisode de la lutte éternelle entre la « ligne rouge » (celle de Mao) et la « ligne noire ». Étant bien entendu que la « ligne noire » a souvent la perversité de donner une apparence de gauche à une politique de droite : la « Bande des Quatre », par exemple, est accusée d'avoir pratiqué un fascisme véritable sous le couvert d'un programme révolutionnaire et rouge.

Ces galipettes dialectiques et ces ruses de la déraison cousues de fil blanc, rouge ou noir, correspondent en fait à un clivage réel : la frontière entre « gauche » et « droite », en Chine comme partout, ne passe pas entre la « ligne rouge » (ou badigeonnée de rouge) et la « ligne noire ». La Chine maoïste n'est pas « à gauche », face à l'Espagne franquiste ou au Chili de Pinochet. L'U.R.S.S. de Staline ou Brejnev, le Cambodge de

-  littérature
-  philosophie
-  sciences
-  sciences humaines
-  idées actuelles
-  arts
-  chroniques

claudes roy : sur la chine

En 1952, la Chine n'est encore ni connue, ni reconnue, lorsque Claude Roy publie *Clefs pour la Chine*.

En 1966, dès les premières heures de la Révolution culturelle, Claude Roy pressent le désastre qui va accabler la Chine, désastre dont peuple et dirigeants reconnaissent aujourd'hui l'ampleur.

Livre d'amitié lucide et informée pour une culture et un peuple que l'auteur aime beaucoup et connaît bien, *Sur la Chine* s'ouvre par un vaste panorama de la terre et des hommes et s'achève par le journal d'un retour en Chine.

A l'heure où l' "Empire du Milieu" a cessé enfin d'être l'Empire des Illusions et l'Empire du Pire, Claude Roy nous donne à vivre la Chine des vivants.